

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

DU JOURNAL,

Perez Castellanos 162.

HONNEUR ET PATRIE ?

PRIX

DE L'ABONNEMENT

2 PATACONS par moi.

Le PATRIOTE paraît trois fois la semaine, le DIMANCHE, le MERCREDI et le VENDREDI. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on adressera les lettres et avis à M. JH. REYNAUD propriétaire gérant.

MONTEVIDEO.

22 NOVEMBRE 1849.

CONGRÈS DE LA PAIX

ET LE

"CONSTITUTIONNEL."

Nos lecteurs ont vu qu'une réunion considérable d'écrivains, de savants, d'hommes d'état, de littérateurs distingués—tous philanthropes sincères, c'est-à-dire, amis de l'humanité—venus des quatre coins de l'Europe, et jusque des contrées de l'Union Américaine, s'étaient constituée en Congrès, dans le somptueux palais de Versailles, sous la présidence de Victor Hugo, non pas précisément pour célébrer les bienfaits de la paix, mais pour aviser aux moyens d'éviter le retour de ces luttes sanglantes, effroyables, qui ont affligé si longtemps l'humanité et déshonorent encore de nos jours la civilisation.

Le Constitutionnel, (1) en parlant de cette réunion d'hommes éminemment respectables par leur savoir, leurs lumières et leurs vertus, dit que son intention n'est pas de les tourner en ridicule; et néanmoins il les traite, sans façon, de visionnaires et d'utopistes; ni plus ni moins comme on traitait l'abbé de Saint-Pierre au dix-huitième siècle, lorsque J. J. Rousseau consentit à se faire l'éditeur responsable du fameux *Projet de paix perpétuelle*, longuement élaboré par le premier de ces philosophes, habilement analysé et commenté par le second.

Voici ce que dit le Constitutionnel en terminant son article (2).

« Celui qui tente l'impossible, tombe bientôt dans les chimères et les extravagances. Le Congrès de la Paix n'y échappera pas. Que s'est-il passé dans le sein d'une réunion où l'on voyait figurer des hommes distingués dans toutes les branches des connaissances humaines, écrivains, savants, hommes d'état, gens fort considérés quand ils sont dans leur centre naturel ?—Dans la salle de Sainte-Cécile ils n'étaient que des utopistes, des visionnaires, et ils ont donné l'image très exacte, quoique paisible, d'une session de fouriérisme ou de magnétisme. Ils ont écouté une série de discours, dont quelques uns n'étaient que des harangues sentimentales; et pour comble de châtimement, ils ont essayé la prédication d'un nouvel évangile par un apôtre nouveau, qui se nomme, croyons nous, Jean Tournet, et qui, plus complet que Mahomet, est à la fois son Dieu et son prophète. »

Le Constitutionnel émet résolument l'opinion que les amis de la paix perdent leur temps et courent après une chimère, en demandant, dit-il, l'interdiction absolue de l'emploi de la force entre les nations; par la raison que pour mettre en vigueur cette interdiction et la faire exécuter, il faudrait recourir à la force elle-même; car, « comment réduire d'une autre manière que par les armes, les volontés obstinément récalcitrantes ? »

Cette objection du Constitutionnel est spécieuse; mais elle n'est que cela : comment, en effet, supposer qu'une réunion d'hommes aussi éclairés, aussi respectables, consente à devenir la risée du genre humain en ne s'occupant que de plans ou de théories chimériques, de niaiseries, enfin ?..... Cela ne devrait même pas se supposer dans un journal aussi grave que le Constitutionnel; et ce qu'il dit du nouvel apôtre qui est venu prêcher un nouvel évangile, ne prouve rien autre chose qu'un excès de zèle en faveur de la plus sainte des causes. Il est bien difficile qu'au milieu d'une assemblée de plusieurs centaines de personnes, s'occupant de travaux essentiellement philanthropiques et philosophiques, il ne se trouve pas quelques enthousiastes, quelques esprits mystiques qui tombent dans l'absurde ou le ridicule; mais l'assemblée entière ne doit pas être responsable de ces

aberrations de l'esprit humain; elle ne peut même pas se dispenser de les écouter avec calme et avec attention; car toute idée juste et généreuse, quelle que soit la forme sous laquelle elle se produit dans le monde, a une origine qui la rend digne des respects de l'homme sensé et religieux, puisqu'elle ne peut venir que de Dieu, source de toute lumière, de toute sagesse et de toute raison. Dieu donne l'idée ou l'inspiration; la forme, c'est-à-dire, la manière dont cette idée se présente à notre esprit, vient de l'homme et lui appartient exclusivement : si elle est ridicule, excentrique, sombre, mystique ou ambiguë, l'homme seul en est responsable, l'opinion publique en fait justice; mais l'idée divine ou sublime, dépouillée de son écorce, de ses accessoires d'invention humaine, perce la foule des idées communes (ou idées reçues) et elle appartient au domaine de la science jusqu'à ce qu'elle devienne populaire; c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'elle pénètre dans la pensée et l'imagination des hommes du peuple ou des masses.

Voilà pourquoi nous blâmons le Constitutionnel d'avoir tourné en ridicule le Congrès de la Paix, en dénaturant complètement le but qu'il se propose, et qui n'est certes pas de demander l'impossible, mais de rendre de plus en plus rares, de plus en plus difficiles les guerres injustes, les guerres générales, et surtout les guerres de conquêtes et de successions.

Le Constitutionnel prouverait volontiers, en légiste scolastique, 1° que la guerre est juste, 2° qu'elle est utile, 3° par voie de conséquence, qu'elle est nécessaire. En le poussant un peu, il soutiendrait avec un fougueux écrivain (M. De Maistre) que la guerre est l'état habituel du genre humain, dans un certain sens : « c'est-à-dire, que le sang humain doit couler sans interruption sur le Globe, ici ou là; et que la paix, pour chaque nation, n'est qu'un répit ! »

Voici comment M. De Maistre, philosophe chrétien, rétrograde et ultramontain, prouve l'éternelle présence de la guerre; écoutons-le; c'est une pièce instructive :

« Le siècle qui finit (le 18me siècle) commença, pour la France, par une guerre cruelle qui ne fut terminée qu'en 1714 par le traité de Rastadt. En 1719 la France déclara la guerre à l'Espagne. Le traité de Paris y mit fin en 1727. L'élection du Roi de Pologne ralluma la guerre en 1733. Quatre ans après la guerre terrible de la succession autrichienne s'alluma, et dura sans interruption jusqu'en 1748. Huit années de paix commençaient à cicatriser les plaies de huit années de guerre, lorsque l'ambition de l'Angleterre força la France à reprendre les armes. La guerre de sept ans n'est que trop connue. Après quinze ans de repos, la révolution de l'Amérique entraîna de nouveau la France dans une guerre dont toute la sagesse humaine ne pouvait prévoir les conséquences. On signe la paix en 1782; sept ans après la révolution commence; elle dure encore; et peut être que dans ce moment elle a coûté trois millions d'hommes à la France. »

« MARIUS extermina dans une bataille deux cent mille Cimbres et Teutons. MITHRIDATE fait égorger quatre vingt mille Romains; SYLLA lui tue quatre vingt dix mille hommes dans un combat livré en Beotie, où il en perd lui-même dix mille. Bientôt on voit les guerres civiles et les proscriptions. CESAR, à lui seul, fait mourir un million d'hommes sur le champ de bataille (avant lui ALEXANDRE avait eu ce funeste honneur); Auguste ferme un instant le temple de Janus; mais il l'ouvre pour des siècles en établissant un empire électif. Quelques bons princes laissent respirer l'état, mais la guerre ne cesse jamais; et sous l'empire du bon TRITUS, six cent mille hommes périssent au siège de Jérusalem. La destruction des hommes opérée par les armes des Romains est vraiment effrayante. Le Bas-Empire ne présente qu'une suite de massacres. A commencer par CONSTANTIN (fondateur de Constantinople), quelles guerres et quelles batailles ! L'ÉCUMÈNE perd vingt mille hommes à Cibalis, trente quatre mille à Andrinople et cent mille à Chrysopolis. »

« Les nations du Nord commencent à s'ébranler. Les Francs, les Goths, les Huns, les Lombards, les Alains, les Vandales, etc., attaquent l'empire et le déchirent succes-

sivement. ATTILA met l'Europe à feu et à sang. Les Français lui tuent plus de deux cent mille hommes près de Châlons; et les Goths, l'année suivante, lui font subir une perte encore plus considérable. En moins d'un siècle Rome est prise et saccagée trois fois; et dans une sédition qui s'élève à Constantinople, quarante mille personnes sont égorgées. Les Goths s'emparent de Milan et y tuent trois cent mille habitants. TOTILA, fait massacrer tous les habitants de Tivoli et quatre vingt dix mille hommes au sac de Rome.

« MAHOMET paraît; le glaive et l'Alcoran parcourent les deux tiers du Globe. Les Sarrasins courent de l'Euphrate au Guadalquivir. Ils détruisent de fond en comble l'immense ville de Syracuse; ils perdent trente mille hommes près de Constantinople, dans un seul combat naval; et Pélagie leur en tue vingt mille dans une bataille de terre. Ces pertes n'étaient rien pour les Sarrasins; mais le torrent rencontre le génie des Francs dans les plaines de Tours, où le fils du premier Pépin, au milieu de trois cent mille cadavres, attache à son nom l'épithète terrible qui le distingue encore. L'islamisme porté en Espagne, y trouve un rival indomptable. Jamais, peut être, on ne vit plus de gloire, plus de grandeur, plus de carnage. La lutte des chrétiens et des Maures en Espagne est un combat de huit cents ans. Plusieurs expéditions et même plusieurs batailles y coûtent vingt, trente, quarante et jusqu'à quatre vingt mille vies.

« CHARLEMAGNE monte sur le trône et combat pendant un demi siècle. Chaque année il décrète sur quelle partie de l'Europe il doit envoyer sa mort. Présent partout et partout vainqueur, il écrase des nations de fer comme César écrasait les hommes-femmes de l'Asie.

« Les NORMANDS commencent cette longue suite de ravages et de cruautés qui nous font encore frémir. L'immense héritage de Charlemagne est déchiré; l'omnipotence du coure de sang, et le nom des Francs disparaît à la bataille de Fontenay. L'Italie entière est saccagée par les Sarrasins, tandis que les Normands, les Danois et les Hongrois ravagent la France, la Hollande, l'Angleterre, l'Allemagne et la Grèce. Les nations barbares s'établissent enfin et s'approprient. Cette veine ne donne plus de sang : une autre s'ouvre à l'instant :

« Les CROISADES commencent. L'Europe entière se précipite sur l'Asie; on ne compte plus que par myriades le nombre des victimes.

« GENGIS-KAN et ses fils subjuguent et ravagent le monde depuis la Chine jusqu'à la Bohême.

« Les Français qui s'étaient croisés contre les Musulmans se croisent contre les hérétiques : guerre cruelle des ALBIGEOIS. Bataille de Bouvines où trente mille hommes perdent la vie. Cinq ans après quatre vingt mille Sarrasins périssent au siège de Damiette.

« Les GUELPHES et les GIBELINS commencent cette lutte qui devait si longtemps ensanglanter l'Italie.

Le flambeau des guerres civiles s'allume en Angleterre.

« Vêpres Siciliennes.

« Sous les règnes d'EDOUARD et de PHILIPPE DE VALENTIN, la France et l'Angleterre se heurtent plus violemment que jamais et créent une nouvelle ère de carnage. Massacre des Juifs. Bataille de Poitiers. Bataille de Nicopolis. Le vainqueur tombe sous les coups de TAMERLAN qui répète Gengis-Kan. Le duc de BOURGOGNE fait assassiner le duc d'Orléans et commence la sanglante rivalité des deux familles. Bataille d'Azincourt.

« Les HUSSITES mettent à feu et à sang une grande partie de l'Allemagne.

« MAHOMET II règne et combat trente ans.

« L'Angleterre, repoussée dans ses limites, se déchire de ses propres mains. Les maisons d'York et de Lancastre se baignent dans le sang.

« L'hérétique de Bourgogne porte ses Etats dans la maison d'Autriche : et dans ce contrat de mariage, il est écrit que les hommes s'égorgeront pendant trois siècles, de la Baltique à la Méditerranée.

« Découverte du NOUVEAU MONDE : c'est l'arrêt de mort de trois millions d'Indiens.....

« CHARLES QUINT et FRANÇOIS Ier paraissent sur le théâtre du monde : chaque page de leur histoire est rouge de sang humain. Règne de SOLIMAN : bataille de Mohatz, siège de Vienne, siège de Malte, etc. Mais c'est

(1) Numéro du 23 août 1849.—Voir le Comercio del Plata du 15 novembre.

(2) Nous traduisons littéralement de l'espagnol, n'ayant pas le texte français sous la main.

de l'ombre d'un cloître que sort l'un des plus grands fléaux du genre humain.

« LUTHER paraît : CALVIN le suit : guerre des paysans, guerre de trente ans, guerre civile de France, massacre des Pays Bas, massacre d'Irlande, massacre des Cévènes, journée de la Saint Barthélemy, meurtre de Henri III, de Henri IV, de Marie Stuart et de Charles Ier; et de nos jours enfin, la Révolution Française qui part de la même source (2).

« Quel tableau ! s'écrie Lermier, avec quel injurieux accent de triomphe, avec quelle exagération amère, De Maistre entasse les batailles, les ruines et les cadavres des peuples ! Mais toujours il est clair que la guerre est dans l'histoire. Sachons tirer de ce tableau des conséquences moins tristes et plus vraies (3). »

A. I.

(Continuera.)

QUI SE SERT DE LA PRESSE, TRIOMPHERA PAR LA PRESSE.

Le Patriote Français, toujours bon
Légionnaire et défenseur constant
de notre pays.
(El Montevideo, du 8 mai 1846.)

Il y a quelques jours que notre journal revendiquant avec raison la part d'action qu'il avait prise dans la formation de la Légion Française, souleva une réclamation fort intempestive et qui fut réduite à néant par le simple exposé des faits. Il fallait reconnaître implicitement que la Légion n'avait pas eu de FONDATEUR, ou s'attribuer la part faite par M. Chevalier de Saint Robert, à ceux qui auraient des prétentions à ce titre.

Quand la rédaction du Patriote a accepté sans conditions la mission ardue, stérile et même périlleuse, que lui offrait ce pénible travail, elle ne s'est fait aucune illusion sur les déboires qu'elle se préparait. Aussi est-ce en silence qu'elle dévore une foule de réclamations, de rectifications, de protestations, parce qu'elle préfère accepter la discipline qu'elle s'est volontairement imposée, que de compromettre par des dissentiments intempestifs ou puérils, la cause sacrée, dont le Patriote est l'avocat.

Mais cependant, il est telle accusation qu'on ne saurait laisser tomber sans forfaire à la vérité, comme par exemple, celle d'exagération à propos des crimes de Rosas et d'Oribe, dont nous avons énuméré les noms de quelques victimes dans un de nos derniers articles; malgré le dégoût qui prend à remuer cette fange hideuse de férocité, nous ne pouvons nous dispenser d'entrer ici, dans quelques détails pour d'édification des gens nouvellement arrivés sur ces bords, et qui prennent pour de vagues accusations les mentions d'assassinats enregistrés par la presse française de Montevideo.

Faut-il rappeler le supplice infâme infligé à nos deux camarades Mirguet et Jean Baptiste ? C'est un officier de la marine française, qui a raconté ces affreux détails : Deux malheureux prisonniers de guerre auxquels on commence par crever les yeux, puis on les soumet à la castration, on leur enlève des lambeaux de peau par bandes étroites comme pour en faire des rênes, et ce n'est qu'après les avoir horriblement mutilés, qu'on se décide à leur donner la mort en séparant la tête du tronc qui n'était plus qu'une masse informe portant les traces de la plus horrible brutalité.

Un an plus tard, dans un autre combat, des officiers, des volontaires français, tombent au pouvoir de l'ennemi, et ces malheureux que les chances du combat lui livrent, sont suspendus à des poteaux, en les y clouant, au moyen d'un clou de quatorze pouces passant par la bouche et allant leur briser une partie du crâne, et ces infortunés exposés ainsi à la vue de tout le camp expirent au milieu des tortures de ce crucifiement d'un nouveau genre. Sont-ce là de vagues accusations, et la précision sanglante des détails n'est-elle pas due encore, à des officiers de l'escadre française ?

Mais, dira-t-on, ces malheureux avaient pris les armes, et le général Oribe avait pris le soin de les avertir qu'il traiterait en sauvages unitaires, quiconque s'opposerait à son entrée dans Montevideo. C'est vrai, ils avaient commis ce crime irrémissible.

Pierre Escaray, P. Jauréguy, n'ont jamais pris les armes, et pourtant une mort non moins cruelle leur est infligée, et il est constaté par l'enquête ordonnée par le chef de la station, que ces deux français étaient complètement inoffensifs, et entièrement étrangers aux débats politiques.

(2) Considérations sur la France, chap. 3.

(3) Philosophie du Droit, chap. 2.

M. Bacle, accablé d'outrages, chargé de fers est jeté en prison sans aucune forme de procès, et quand le médecin déclare la mort prochaine, si on laisse ce malheureux négociant dans cet affreux cachot : « Eh bien ! qu'il crève ! » répond D. Felipe Arana, le même ministre chargé par Rosas de négocier avec M. l'amiral Le Prédour, la honteuse capitulation, dont la France a fait justice à l'heure qu'il est..... qu'il crève ! et le malheureux meurt quelques jours après.

M. Bouche, armurier, réclamait le prix des fournitures faites par lui, à des officiers de Rosas, ceux-ci l'assassinent lâchement et quand sa famille demande justice à Rosas, pour toute réponse, il s'empare de tout ce qui appartenait à la victime, et il partage avec les meurtriers.

M. Etcheverry menacé par les seides de Rosas, prend le parti de fuir, son commis M. Béhérbarde, veut le suivre, il est dénoncé et quatre sbires argentins l'étendent raide mort.

M. Bessin (de Falaise) qui avait été majordome de la société rurale, s'occupait à noter avec soin tous les dégâts qui étaient faits sur le territoire de la société, lorsqu'il est mortellement frappé par derrière.

Cet épouvantable échantillon d'un sanglant inventaire ne suffit-il pas, et faut-il préciser d'autres faits et prendre au hasard dans cet affreux catalogue qui épouvante notre mémoire ? faut-il rappeler Ifland, dont la maison est tout à coup envahie par 34 agents de police qui la livrent au pillage et à la dévastation ? faut-il vous dire que ces monstres se jettent sur ce malheureux aubergiste, qu'ils frappent de vingt sept coups de sabre, baillonnent et attachent sa femme, puis se précipitent dans les chambres où ils assassinent les voyageurs alités ? faut-il vous dire que ce forfait abominable est resté impuni ?

N'est-ce donc pas trop, beaucoup trop que d'avoir à reproduire de pareils attentats ? N'y aurait-il pas à rougir pour la presse, si l'humanité ne lui en faisait un devoir d'enregistrer des actes d'une barbarie atroce, indigne du siècle où nous vivons ?

Enfin, c'est sous les yeux de l'amiral français, c'est au moment où le pavillon parlementaire flotte sur le navire monté par M. de Mackau que Varangot est égorgé, et c'est comme un sanglant défi que la tête de notre infortuné compatriote est jetée aux pieds du malencontreux négociateur.

Il y a tout au plus six mois, pendant que M. l'amiral Le Prédour redouble d'obsequiosité auprès de Rosas pour en obtenir un fantôme de traité, que Baptiste Bustaingory, chapelier, est traîtreusement égorgé dans le trajet de la plage au campement du général Oribe.

Tous ces faits sont-ils précis ? n'ont-ils pas été dénoncés déjà à la France par ses agents ? Notre civilisation n'en serait-elle pas honteuse elle-même si les journaux qui en sont l'organe, n'étaient unanimes pour les vouer à la publique exécration.

Le Patriote a été fidèle à sa mission, en domptant l'horreur que lui inspirait la publication de ces forfaits, jusqu'ici impunis. Il l'a fait pour convaincre les incrédules dont la candeur se refusait à croire à tant de férocité. Il a surmonté le dégoût qu'il éprouvait pour répondre à un défi du journal La Presse, qui a osé avancer que le projet de traité, offrait toute garantie aux citoyens français et qu'on pouvait s'en rapporter à la loyauté et à l'humanité de Rosas et d'Oribe.

La terreur qu'inspirent Rosas et ses satellites, partout où s'étend la domination du Dictateur, paralyse tellement les habitants de ces malheureux pays, qu'ils sont forcés d'avoir recours au mensonge, par peur de se compromettre. C'est ainsi que des individus questionnés pour savoir s'il était vrai qu'il y avait des étrangers armés dans la province de Corrientes, répondaient que le fait était faux. Une personne qui en vient et qui espère bien ne pas y retourner nous a remis le document suivant imprimé, qui a été affiché, et sur lequel on voit encore les traces des intempéries du temps.

Vive la Confédération Argentine !
Meurent les sauvages unitaires !

A V I S.

Par ordre supérieur sont appelés pour le dimanche 9 du courant, à sept heures du matin, à la commandance générale des armes, tous les individus appartenant au Bataillon des Volontaires Etrangers, avec toutes les armes qu'ils possèdent. On prévient également que tous ceux de la même classe qui ne sont pas encore enrôlés, qu'ils devront assister à cette réunion, sous la responsabilité d'être passible de la peine portée contre eux.

Corrientes, le 5 septembre 1849.

BAEZ.

Nous n'ajouterons aucun commentaire, nous bornant à reproduire le texte de l'original, que nous tenons à la disposition de ceux qui désireront le voir.

VIVA LA CONFEDERACION ARGENTINA !

¡ Mueran los Salvajes Unitarios !

AVISO:

De orden Superior se cita para el Domingo 9 del corriente a las 7 de la mañana en la Commandancia General de Armas, a todos los individuos, que pertenezcan al Batallon Voluntarios Extranjeros con todas las armas que posean; con prevencion que tambien asistirán todos aquellos de igual classe que no hubiesen sido enrolados: quedando el que no cumpliese, responsable a la pena que se le imponga.

Corrientes Septiembre 5 1849.

BAEZ.

Le Comercio del Plata publie dans son numéro de mercredi, une lettre dont nous extrayons le passage suivant :

« Je viens d'apprendre qu'un étranger assuré hier soir, positivement, que le vapeur de S. M. B. CORMORANT qui se trouve ici, et qui ne se rendra pas au Rio de la Plata comme on l'avait cru, a porté des dépêches de lord Palmerston pour M. Southern, l'autorisant à s'arranger définitivement avec le général Rosas, sur les bases du projet convenu dernièrement, en cherchant à sauver l'intérêt que nous connaît avoir la Grande Bretagne dans le maintien de l'indépendance de l'Etat Oriental.

« Cette même personne a également assuré que cette dépêche de lord Palmerston n'avait été envoyée que parce qu'enfin le gouvernement français avait déclaré qu'il n'accepterait point les conventions signées par l'amiral Le Prédour, ayant résolu de remplacer cet officier supérieur et de ne point s'arranger avec Rosas, que précisément sous les conditions envoyées antérieurement au même amiral Le Prédour. »

Europe

AFFAIRES DE HONGRIE.

Nous continuons à donner les principaux extraits des journaux allemands, en ce qui concerne la soumission de Georgey et les événements qui en sont la conséquence : règne toujours de l'incertitude en ce qui concerne l'attitude des autres chefs de corps.

Tandis que certains journaux annoncent que le Banat a été complètement évacué par les Maggyares, et que le ban Jellachich est arrivé sans obstacle jusqu'à Temeswar, d'autres prétendent le contraire en assurant que Kossuth est encore à Orsova, et Bem dans la Transylvanie.

Le Lloyd annonce que Georgey a été conduit à Comorn accompagné d'un officier supérieur russe et du comte Schlick, pour négocier la soumission de Klapka. D'autres feuilles disent, au contraire, qu'il était déjà arrivé à Presbourg, et qu'il était attendu à Vienne le 22. La Gazette de Breslau prétend, de son côté, que Georgey doit entrer au service de la Russie, avec le grade de général.

Nous avons parlé hier de deux proclamations adressées par Kossuth et Georgey à la nation hongroise, et que les journaux allemands considèrent comme les actes les plus importants de toute la révolution maggyare. Voici les proclamations, dont l'authenticité n'est pas cependant entièrement démontrée :

I.—KOSSUTH A LA NATION.

« Après les batailles malheureuses par lesquelles, dans ces derniers jours, Dieu a éprouvé ce peuple, nous n'avons plus d'espoir de continuer avec succès notre lutte déloyale contre les forces considérables des Autrichiens et des Russes réunis.

« En cet état de choses, le salut de la nation et l'assurance de son avenir peuvent dépendre uniquement de

général qui est à la tête de l'armée, et d'après ma conviction intime l'existence prolongée du Gouvernement actuel serait non-seulement inutile à la nation, mais pourrait même lui porter préjudice. Je fais, par conséquent, savoir à la nation, tant en mon nom qu'en celui du ministère tout entier, que, animé des mêmes sentimens patriotiques qui ont guidé toutes mes démarches et dicté le sacrifice de toute mon existence au bien-être de la patrie, je me retire du Gouvernement, et j'investis du pouvoir suprême, civil et militaire M. le général Arthur Georgey, aussi longtemps que la nation, usant de ses droits, n'en aura pas disposé autrement.

« J'attends de lui, et je l'en rends responsable devant Dieu, la nation et l'histoire, qu'il emploiera ce pouvoir, selon ses meilleures forces, pour sauvegarder l'indépendance nationale et politique de notre pauvre patrie, ainsi que sa condition à venir. Qu'il puisse, ainsi que moi, avoir un amour désintéressé, et, avec plus de bonheur, que moi, fonder la prospérité de la nation.

« Je ne puis plus être utile à la patrie par mes actions; si ma mort peut lui être de quelque avantage, je fais avec joie le sacrifice de ma vie.

« Que le Dieu de justice et de miséricorde soit avec la nation !

« Louis Kossuth, gouverneur ; Bartholomée Szmeres ministre de l'intérieur ; Sébastien Vukovich, ministre de la justice ; Ladislas Czany, ministre des travaux publics ; Michel Horvath, ministre du culte. »

II. — GEORGEY A LA NATION.

« Citoyens ! Le Gouvernement provisoire a cessé d'exister. Le gouverneur et les ministres ont volontairement renoncé à leurs postes et au Gouvernement.

« En cet état de choses, la dictature militaire est indispensable ; je l'accepte, ainsi que le pouvoir civil. Citoyens, ce que dans notre position malheureuse on peut faire pour la patrie, je le ferai, par la guerre ou par des moyens pacifiques, selon que la nécessité me le dictera, en tout cas cependant de manière à alléger les sacrifices déjà si pénibles, et à faire cesser les persécutions, les cruautés, les assassinats.

« Citoyens, les événemens sont extraordinaires et les coups de la destinée accablans : dans une situation pareille, il est impossible de faire d'avance des calculs pour l'avenir ; mon seul conseil et mon seul désir est que vous vous retiriez tranquillement dans vos habitations et que vous ne vous mêliez pas de résistance et de combats, même lorsque l'ennemi vient occuper vos villes : car vous aurez le plus de probabilité d'obtenir la sûreté de vos personnes et de vos propriétés en restant auprès de vos troupeaux, ou en vous livrant à vos occupations domestiques.

« Citoyens, ce que Dieu dans ses desseins a ordonné de notre patrie, nous le supporterons avec une mâle résolution et avec la ferme confiance que le bon droit ne s'anéantit point pour toute éternité. Citoyens ! Dieu pour nous !

« Arthur GEORGEY. »

La Gazette d'Augsbourg publie la lettre suivante, en date de Vienne, le 19, elle nous paraît entachée dans ses appréciations d'une très grande partialité :

« Nous apprenons que, dès la fin du mois de juillet, Georgey s'adressa au feld-maréchal Paskewitch, et lui fit part de son désir de mettre un terme à la guerre civile et aux menées révolutionnaires de Kossuth. En même temps, il le pria de solliciter l'intercession de l'empereur de Russie auprès de l'empereur d'Autriche, pour obtenir une amnistie en faveur des troupes insurgées, et le maintien des anciennes institutions de la Hongrie.

« Georgey se mettait d'ailleurs à la disposition de S. M. l'empereur d'Autriche pour expier le crime qui avait tant causé de malheurs à la Hongrie.

« Le feld-maréchal Paskewitch fit un rapport à S. M. l'empereur de Russie. Le prince de Schwarzenberg fut invité à se rendre à Varsovie. On commença les négociations, qui conduisirent à un résultat prompt et heureux, probablement parce que les deux puissances voulaient répondre d'une manière péremptoire par cette pacification soudaine de la Hongrie à l'intervention intempestive de lord Palmerston.

« Georgey fit cette démarche, d'accord avec les chefs des corps hongrois qui, depuis la déclaration de déchéance, considéraient Kossuth comme traître et partisan des Polonais, et la majorité du parlement, réfugiée à Arad, se défiant des Polonais, et terrifiée par Kossuth, saisit la première occasion où Georgey se prononça le 11 août, au

conseil de guerre, en faveur de la soumission, pour sacrifier Kossuth, et investirent Georgey de la dictature.

« Ainsi, Georgey n'a point trahi les insurgés, au contraire, il a adopté la seule voie propre à sauver la Hongrie et l'avenir du pays par le pardon du monarque offensé. Cette conduite de Georgey est de nature à faire oublier ses anciennes illusions sur les folies de Kossuth. Il est certain que Georgey, après avoir opéré sa jonction avec une partie du corps de Dembinski, et pouvant encore disposer de la route de Kagoschwar à Logosch, aurait pu continuer une lutte sanglante ; mais il n'a pas voulu sacrifier sa patrie au désir de Kossuth, ni faire couler le sang de ses troupes pour des aventuriers étrangers.

« Ainsi, la Hongrie n'est pas conquise ; elle a fait sa soumission, quoiqu'un peu tard. L'opinion publique demande qu'une amnistie générale soit accordée par le monarque qui, ensuite, adopterait toutes les mesures nécessaires pour prévenir le retour d'une révolte en Hongrie, et assurer son union avec l'Autriche. Ce serait l'unique moyen de garantir la Hongrie des tendances démocratiques.

« L'empereur conserverait l'administration telle qu'elle existe depuis des siècles, en accordant, toutefois, les réformes nécessaires, et faisant résoudre les autres questions en dispensant la Hongrie de prendre part au parlement autrichien. Cette opinion s'accorde avec le caractère hongrois, qui tient fortement aux institutions nationales.

« On dit que Perczel a écrit au général Radiger, chargé de ces négociations, qu'il était prêt à faire sa soumission. »

(Journal du Havre)

NOUVELLES DIVERSES.

Voici un fait qui honore plusieurs des cultivateurs des communes de Chelles et de Brom (Seine et Marne). Dans la journée, du 5 de ce mois, un incendie réduisait en cendre une meule de blé qu'un cultivateur venait de terminer la veille. Malgré tous les efforts possibles des habitans de l'endroit et les efforts arrivés des villages voisins, on ne put rien sauver. Quelle fut la surprise du cultivateur, en passant à l'endroit même où, deux jours avant, il avait vu brûler son grain, de voir sa meule refaite en bel et bon grain, et d'apprendre qu'elle lui appartenait ! C'étaient les cultivateurs de l'endroit qui s'étaient concertés ensemble, dans le plus grand secret, pour réparer son malheur.

(Le Pays.)

En ce moment des ouvriers sont occupés à préparer les piédestaux des quatre sans statues colossales qu'on va placer aux quatre angles de la Bourse, sous quelques jours et qui représentent le Commerce, l'Industrie, l'Agriculture et le Navigation.

La petite ville de Lahaye Descartes, dans le département d'Indre-et-Loire, qui a eu l'honneur de donner le jour à l'illustre Descartes, a trouvé moyen d'élever une statue à ce philosophe. M. le ministre vient de contribuer aux frais de ce monument, en souscrivant pour une somme assez importante.

Voici une nouvelle qui va mettre en émoi tous les disciples de Mesmer que compte notre ville. La Sibylle moderne que tout Paris a consultée, et dont la réputation est européenne, passe prochainement par le Havre, se rendant en Angleterre, et doit donner, dans la salle de la Bourse, que l'administration municipale a mise à sa disposition, une grande séance d'expériences somnambuliques et magnétiques en faveur des pauvres.

S'il faut en croire les articles et les attestations que nous avons sous les yeux, la lucidité de la Sibylle ne reconnaît aucun obstacle de temps ni de lieu, et s'exerce, indifféremment de près et de loin, sur le passé, le présent, et l'avenir, sur les événemens d'intérêt privé et d'intérêt public. A ce compte, elle connaîtrait le dernier mot de toutes ces révolutions qui ébranlent le monde, et les partis, pour se mettre d'accord, ne sauraient mieux faire que de recueillir ses oracles !

Le monde moral n'a pas non plus de secrets pour cette prêtresse inspirée. Elle peut vous édifier, son prospectus l'affirme, sur la loyauté, les sentimens, le caractère, les mœurs, la fortune de tous ceux que vous avez intérêt à connaître à fond. Combien peu de gens seraient disposés

à courir volontairement les chances d'un péril examen !

Si le succès d'une affaire, l'issue d'un procès, le dénouement d'une intrigue, le résultat d'une entreprise, ou le terme d'un héritage vous préoccupent ou vous inquiètent, la Sibylle se charge, d'écarter au gré de votre impatience le voile qui cache l'avenir.

Cet avenir, c'est l'abîme que nous voulons sonder tous, petits et grands, hommes privés et hommes publics, dans le sens de nos passions, bonnes ou mauvaises ! Aussi sommes-nous persuadés que les expériences de la sibylle seront suivies avec tout l'intérêt qui s'attache au merveilleux, et qui sera justifié d'ailleurs, dans cette circonstance, par le but bienfaisant de la réunion que nous annonçons.

(Journal du Havre)

Hier au soir, à l'occasion de la St Louis, fête du président de la République, Louis-Napoléon Bonaparte, M. le ministre des affaires étrangères a donné, dans son hôtel de la rue Neuve-des-Capucines, une fête de nuit magnifique. Tous les arbres du jardin étaient chargés de lanternes aux quatre couleurs ; rouge, blanche, bleue et verte. Il y avait énormément de monde, surtout beaucoup d'Anglais. A onze heures, il y a eu un magnifique concert dans le jardin ; le président y assistait, ainsi que les chargés d'affaires d'Autriche et de Russie. (Idem.)

Un synode, composé des évêques de la province de Reims, Messieurs de Garsignies, de Soissons, de Prilly, de Châlons, Gignoux, de Beauvais, Angebault, d'Amiens, et d'un certain nombre de prêtres réunis sous la présidence de S. E. Mgr Thomas Gousset, archevêque de Reims, se tiendra à Soissons, au commencement du mois d'octobre prochain. Cette assemblée, qui a seulement pour but l'examen de quelques points de discipline, ne doit, selon toute apparence, donner lieu à aucune solennité publique. (Idem.)

Le capitaine Kleber, condamné à dix ans de détention, a été mis à la disposition du préfet de police, pour subir sa peine dans une prison civile, comme n'appartenant plus à l'armée. Il est probable qu'il sera dirigé sur la maison de détention du Mont St-Michel, pour y être confondu avec les autres condamnés politiques.

INTERESANTE AVISO A LOS LITIGANTES.

Hay en Montevideo un Abogado viejo, reputado el mejor de todos los de la Republica, que há mas de cincuenta años exerce la facultad, que la exerce en todas las relaciones, que se subordinan a la Jurisprudencia, sin que contra él se haya oído el sumario de cohecho, prevaricato, ni otras friolerillas, que suelen ensallar algunos sin el mas minimo escrupulo ; y así como el que se vé en la necesidad de embarcarse, ajusta su pasaje en el buque, que cree mas seguro, y de mejor andar ; así tambien el que tiene que sujetar un negocio a la decision de los Jueces, lo entrega a la direccion del viejo abogado ; y con esto cree asegurado el buen éxito de su justo pleito. ¿ Qué chasco ! con esto, y por solo esto debe perderlo. Escusar a mis amigos semejante chasco, advertirles su error en este particular, es todo el objeto, que me propongo en este aviso, por que deben saber los que lo lean, que pleito defendido por ese abogado, si se sabe que él lo defiende, es pleito perdido. Desde muchos años acá, al menos desde que son miembros del Tribunal Superior de Justicia los que hoy lo son, ningun pleito se ha ganado, que por la firma, ó de otro modo, se haya sabido, que es dirigido por el viejo Doctor ; y como no hay negocio judicial, (sea de la calidad, ó naturaleza que sea) que por fas, ó por nefas, no se haga subir al Tribunal Superior, se sigue, que no hay ninguno, absolutamente ninguno, defendido por él, que no se haya perdido. El hecho es rudo, es misterioso, es increíble : por que es moralmente imposible, que entre tantos litigantes, a quienes ha dirigido el abogado maestro, no haya habido uno solo, a quien haya asistido la justicia ; pero sea de ello lo que se quiera, sea cual fuere la causa, que yo no trato de investigar, el hecho es cierto, y su revelacion basta para que cause los buenos efectos, que me he propuesto, sin rebajar en lo mas minimo la buena opinion, y fama del doctor, cuya persona, y saber respeto, y venero.

Noviembre de 1849.

Un Curial.

Au Public.

REPARATION D'HONNEUR.

Monsieur le Rédacteur du *Patriote Français*,
Monsieur le Rédacteur,

Permettez-moi de me servir de votre journal, pour faire connaître à nos compatriotes combien était injuste une attaque dont j'ai été l'objet, et dont plusieurs on été témoins.

Le sieur Chaves Baptiste sergent major à la 3^{me} compagnie du 2^{me} bataillon 2^{me} légion, m'avait remis une commission pour faire parvenir à la dame Chaves Jeanne, à Bayonne. Je m'acquittai scrupuleusement de la commission, dont je m'étais chargée et je l'envoyai à sa destination par le navire *Paquebot de la Plata*, capitaine Cugnot.

Cependant le sieur Chaves Baptiste osa douter de ma probité et m'accusa de n'avoir pas rempli l'engagement pris par moi envers lui. Cette accusation ayant eu lieu devant plusieurs de nos compatriotes, chez M. Martin, aubergiste au coin de la place de l'Indépendance (ancienne maison Dodo) je déposai une once d'or comme gage du défit porté par le dit Chaves, en attendant que le regu constatat mon exactitude à m'acquitter de ma commission me fut envoyé.

Aujourd'hui, je suis en mesure de prouver l'injustice de l'accusation portée contre moi, en produisant un regu de la maison Pourman et fils de Bordeaux, un autre de M. J. B. Broussain, et le regu définitif de Mme Jeanne Chaves de Bayonne, certifié par deux honorables témoins de la même ville MM. Bertrand Chilinhabéré et Pierre Cadeuc.

Je compte Monsieur le Rédacteur, sur votre équité pour admettre dans votre honorable feuille une justification bien importante pour moi, puisque, elle détruit complètement une atteinte portée à mon honneur et à ma probité, par M. Baptiste Chaves, qui reconnaît lui même l'injustice de son inique procédé envers moi.

Agréez, etc., etc.

ETCHEPARE (d'Espelette.)

Hôtel de la Marine

RUE VINGT CINQ MAI, N° 81.

Cet établissement se recommande par la perfection de tout ce qu'on y sert journellement.

M. Guillot son directeur, qui a été cuisinier de plusieurs notabilités, s'empresse toujours de mériter la confiance des personnes qui voudront bien l'honorer de leurs patronage.

Il se charge aussi des commandes en ville, et des dîners les plus distingués.

Dans la même maison, on loue des appartements commodes et très agréablement situés, on assure les personnes qui les loueront, de soins assidus.

AVIS.

M. Auguste Chadafau, prévient le public et principalement les cafetiers, qu'il vient d'ouvrir une fabrique de liqueurs et de sirops, dans la rue du 18 Juillet n. 82; il prévient aussi les amateurs de bon goût qu'il a reçu de France, toutes espèces de jus et fruits pour faire toutes sortes de sirops, comme

sirop de limon ou de citron,
idem de vinaigre,
idem de vinaigre framboisé,
idem de groseille,
idem de framboises,
idem d'orgeat,
idem orangeade,

le tout au prix d'une pataque la bouteille et 8 400 reis la douzaine.

On trouvera dans le même établissement toutes sortes de jus de fruits pour faire les gélées et glaces et un grand assortiment de liqueurs et d'eau de vie à un prix très modéré.

AVIS.

M. Derozeaux chirurgien et dentiste, membre titulaire de la Société Nationale d'Emulation du département de la Vienne, a l'honneur de prévenir le public, qu'il se charge de nettoyer

nant la dentition; il cauterise les dents d'après le procédé nouveau de MM. Desirabode et Fattet.

Il se charge également de toutes les opérations relatives à l'histoire naturelle; empailler et mettre en peau, ou classer tous les objets qu'on voudra bien confier à ses soins.

On trouvera aussi chez lui, l'Elixir Odonalgique et le Baume de Comping, contre les hémorroïdes, crachement de sang; chlorose, affections cancéreuses, crevasses ausesin et fleurs blanches, etc., etc.

S'adresser tous les jours de 8 heures du matin à 4 heures du soir, rue de Buenos Ayres, n° 212.

REFUTACION

A LAS

CALUMNIOSAS IMPUTACIONES

DE LA

"PRESSE" Y DU "COURRIER DU HAVRE"

Hechas á la benemérita poblacion francesa

EN EL LATA

por

JOSE LUIS BUSTAMANTE.

Con este titulo, se ha publicado un folleto en 4° de 26 páginas, por la imprenta URUGUAYANA; Se vende en a Libreria Nueva, calle del 25 de Mayo Nros. 230 y 232, al infimo precio de 6 vintenes con el solo objeto de costear al impresion.

AVIS DIVERS.

A Vendre.

à très bon compte.

Les articles suivants, récemment arrivés de France.

Miel blanc de Narbonne, orge perlé premier blanc, Chloroforme, iode de Potassium, iode Cyanure de Potassium, Arsenic en poudre, Sous-carbonate de soude pour les savonniers et les pharmaciens, Blanc d'Espagne pour les peintres, Bandages pour cadets et enfants, Pessaires, Canules à injections en Caoutchouc, Biberons montés en pis de vache, Suspensoirs, etc. etc. etc.

S'adresser, rue de la Convencion, n°. 145 et 147, au détour de la pharmacie du Lion D'or.

Pommes de terre

Première qualité, en vente à VINGT-SIX réaux le quintal, chez M. Moreau.

Rue du 25 Agosto, n° 161.

montrichar.

RUE DU JUNCAL, N° 46.

Arrange les vieux chapeaux qu'il met à neuf, blanchit les chapeaux de paille en toute perfection.

L'ancien tir de pistolet rue de la Brecha est ouvert tous les jours, on y donne des leçons de principes aux amateurs, on y trouve des pistolets de qualité supérieure à simple et double détente.

De la place de la Matriz esquina du Cabil-do on voit l'enseigne



AVIS.

Nous recommandons à l'humanité de nos compatriotes le nommé CARPI, qui a perdu les deux bras par suite d'un accident déplorable et qui, au lieu de se livrer à la mendicité, à mieux aime, quelque pénible que soit ce travail, courir la ville et vendre des chandelles. Nous ne doutons nullement que tous les Français lui donneront la préférence pour leur con-

LA CONSTITUTION

DE LA

REPUBLIQUE FRANCAISE,

Premulguée par l'Assemblée Nationale le 12 novembre 1848.

Brochure in 32

Se vend au l'Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS rue Perez Castellanos n. 162.

A vendre

Un billar à un prix modéré, s'adresser de Zavala n. 93.

DENTISTE.

Napoleon Aubanel, déjà connu à Montevideo, ou il exerce sa profession depuis plusieurs années, a l'honneur d'annoncer à ses habitants qu'il a transféré son domicile dans le logement qu'occupait le defunt Frederic Vaniseghen.

On trouve chez lui un grand assortiment de dents naturelles idem de composition dite corruptibles et tout ce qui concerne sa profession.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance, le trouveront chez lui de huit heures du matin jusqu'à quatre heures après midi.—Il se transportera aussi à domicile.

Il offre aux indigents ses soins gratuits depuis midi jusqu'à deux heures.

Rue des Missions, n° 11

Chambres Garnies

A LOUER.

Au jour et au mois. S'adresser à M. Autte, ancien cuisinier de l'hôpital, rue de Buenos Ayres n. 215.

Il prévient aussi qu'il a un dépôt de meubles à vendre.

Gants et Cravattes

Gants de chevreau de couleur pour hommes et pour dames; un riche assortiment de cravattes nouvelles et de parfumerie fine. Entrez chez F. Martin, coiffeur, rue du 25 Mai n. 251, maison du consul italien.

Hamard, coiffeur, rue du 25 de mai, n. 251, a l'honneur de prévenir les élégans de cette capitale qu'il vient de recevoir un riche assortiment de cravattes de satin, du dernier genre qu'il vendra au plus juste prix.

Les ouvrages suivantes reliés ou brochés en vente à l'imprimerie du Patriote Français: Les Peches Capitaux,—L'Orgueil.

Les Peches Mignons.

Gingènes ou Lyon en 1793.

Les Mystères de l'Inquisition.

La Gorgone.

Le Juif-Errant.

Les Mystères de Paris.

Tous ces ouvrages se vendent au R

EN FEUILLETONS.

Le fils de l'Empereur.

Les Mystères de Sainte Helène.

Le Sansonnet.